

Henri Bosco Sylvius



folio 

Texte intégral

COLLECTION FOLIO

Henri Bosco

Sylvius

Gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1949.*

Henri Bosco est né en 1888 à Avignon, dans le vieux quartier pontifical. De souche provençale et italienne, sa famille est apparentée à saint Jean Bosco, le fondateur des Salésiens. Bosco prépare l'agrégation d'italien à l'Institut de Florence. Il est professeur à Avignon, à Bourgen-Bresse, à Philippeville. La guerre ne lui fait pas quitter les ciels méditerranéens. Il fait campagne aux Dardanelles, en Macédoine, en Grèce.

La paix revenue, il passe dix ans à l'Institut français de Naples. Il y écrit, en 1924, son premier livre, *Pierre Lampédouze*. Plus tard, il passe une autre longue partie de sa vie au Maroc, professeur au lycée de Rabat. Arrivé à l'âge de la retraite, il a partagé sa vie entre Nice et Lourmarin. Il est mort en 1976.

Son œuvre, qui reçut de nombreuses récompenses littéraires, comporte une trentaine de romans, des souvenirs, des livres pour les enfants.

A Marcel Sauvage.

Je m'appelle Méjean et je ne tiens aux Mégremut que par des alliances; mais dès qu'on tient aux Mégremut, fût-ce par un lien purement moral, on s'y attache. Tant par le charme qui émane d'eux que par leur passion d'enchaîner les cœurs, ils vous lient à la famille. Car ils sont tout cœur, tout famille. « Cent cœurs, un Mégremut. Cent Mégremut, un cœur », aime à répéter Tante Philomène. Chez les Mégremut on s'aime en tribu; on s'émeut collectivement. Malheur ou bonheur, quand ils frappent un Mégremut, consternent ou épanouissent cent visages. Bien souvent même, tous ces sentiments de tristesse ou de joie vivantes remontent le long de l'arbre généalogique; et l'on fait sans façon participer des gens

qui sont morts il y a un siècle aux événements, heureux ou néfastes, qui viennent de toucher en pleine vie les Mégremut sensibles.

Cet arbre généalogique, dont pour un rien frémissent les moindres ramilles, il remonte haut dans le temps, il s'étale avec complaisance dans l'espace, et il enfonce dans un sol fertile de vivaces racines Mégremut, qui y puisent des aliments forts. Car ces gens tendres sont doués pour la vie tenace; et chaque Mégremut a son œil, son nez, son regard, son souffle bien à lui, qui tout en restant l'œil, le nez, le regard et le souffle Mégremut, n'en sont pas moins le cousin Barnabé de Mégremut-Lefort, la grand-mère Bathilde, l'oncle Joachim. Et le cousin Barnabé est bien Barnabé, et la grand-mère Bathilde, bien Bathilde, et l'oncle Joachim, bien Joachim. On ne les confond pas avec d'autres cousins, d'autres grand-mères, d'autres oncles. Pas plus qu'on ne confond le groupe Mégremut, si distinct, si original, avec la famille, pourtant nombreuse et

florissante des Maloches-Bordes, ou celle, plus compacte, des Bregaloux, qui ont tous le nez épaté.

Toutefois, il y a deux races Mègremut, celle des champs, qui est la souche, et celle de la ville. J'ai parlé quelque part de la race des champs¹. Quant à la tribu de la ville, elle est restée à demi campagnarde. Car cette ville, Pontillargues, où elle habite, en fait, n'est qu'un gros village cossu, qui héberge un juge de paix, quatre ou cinq gendarmes et quelques familles bourgeoises. On y vit bien. Le juge y somnole un peu sur de jolis litiges, les Pontillarguois étant doux; la maréchaussée s'y repose; les familles bourgeoises s'y éteignent, sauf naturellement les Mègremut. Car sur seize cents habitants, on y compte cent quinze Mègremut parfaitement légaux, portant le nom, et autant ne le portant pas, mais ayant du sang Mègremut, par le fait des alliances. En tout plus de deux cents

1. Dans *Malicroix*.

personnes; trente toits pour le moins, qui détachent, l'hiver, de leurs cheminées courtes, sur Pontillargues, trente fumées bleuâtres, des fumées Mégremut, reconnaissables à leur fine odeur de noisette, disent les bons Pontillarguois, qui adorent les Mégremut. Et les Mégremut le leur rendent bien.

A tel point que jamais un Mégremut ne s'expatrie. On envoie les fils au collège, les filles au couvent; mais les fils et les filles, un beau jour, leurs études finies, rentrent au bercail Mégremut. Alors on les installe confortablement sur les biens de la famille; on leur passe des charges : une étude ou un portefeuille; d'autres exploitent un vignoble, un verger, des coupes de bois. Et tout cela sans sortir du canton, sans cesser d'habiter la maison paternelle. Les filles sont toujours vivement mariées. Dans une famille si tendre, il le faut bien. « Cœur tendre ne peut pas attendre », dit un proverbe Mégremut. Ces filles, sages et affectueuses, sont des mères pleines de grâce. Valentine de Mégremut-Melquis, à

quarante ans, avec six enfants autour d'elle, ravissait encore les cœurs, par son teint, ses belles joues lisses, ses yeux d'azur, sa bouche de cerise fraîche, tant les Mégremut restent jeunes. J'ai failli l'aimer...

L'aimer en silence, s'entend; car il ne viendrait à personne l'idée de donner une forme verbale à des sentiments si dévastateurs, quand on tient, de quelque façon, à cette famille solidement construite et qui a horreur des aventures. Or pour elle les aventures commencent aux portes de la ville. Les Mégremut ne voyagent guère. Quand ils s'éloignent de Pontillargues, leurs cœurs se serrent et leurs yeux se mouillent. A vingt kilomètres de là, ils ont tous le mal du pays. Le Mégremut, si aimable, si gai à Pontillargues, devient tout renfrogné de l'autre côté du coteau, à Travignan. Il ne se résigne à partir, si cela est indispensable, qu'après de longs retards et par les moyens les plus lents. Jusqu'à la fin, les Mégremut ont pris la diligence. « On s'y défait moins vite », expliquait

Romuald de Mégremut-Larneau. La diligence disparue, ils ont bien dû monter en de plus brutaux véhicules. Leur aversion native contre le voyage n'en a fait qu'augmenter sensiblement; et plus on leur offrait de facilités à partir, moins ils partaient. Si alors quelques-uns, tentés obscurément par le démon des routes, ont risqué le tout pour le tout et atteint, voire dépassé l'horizon Mégremut jusqu'à visiter la province voisine, jusqu'à séjourner plus d'un mois en une grande ville, aucun, je l'affirme, n'a vu, à son retour, le clocher bas de Pontillargues sans pousser un soupir de grand soulagement. Et jamais plus il n'est parti. Le cœur n'y était pas. La race tient à son pays comme le bras tient à l'épaule. L'en séparer, c'est arracher la chair et l'os. Aujourd'hui même ils sont ainsi. Car ils demeurent là, toujours anachroniques et tenaces, aussi vivants, aussi nombreux, aussi attachés à leur nom et à tout ce sang de cousins, de cousines, d'oncles, de tantes, de grands-pères et de grand-mères, animé d'une vaste et tiède pulsation, qui s'irradie